Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750154

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES LIVRES

Emile Faguet déclarait: „Si je n'étais certain que la critique est sans effet sur le succès, je n'oserais jamais formuler même une réserve, craignant de porter préjudice à quelqu'un."

C'est là exactement mon opinion. La critique est sans effet sur le succès, d'abord parce qu'elle le suit. Rarement, pour ainsi dire jamais, un critique découvre le talent. S'il y a un lancement littéraire à faire, il sera fait par un écrivain, romancier ou poète, non par un critique de profession. Ainsi Coppée désigna Pierre Louys, Octave Mirbeau, Marguerite Audoux. L'Académie Goncourt, qui tient à honneur d'être une compagnie de découvreurs, a tiré de l'ombre de bons romanciers que les critiques n'avaient point reconnus. Ils distribuent à chacun la manne des mentions honorables pour ne pas faire de jaloux. Mais qu'il survienne un homme de la valeur de M. Alexandre Arnoux dont je vous ai parlé dans ma dernière chronique, ils ne le distinguent pas du troupeau.

Le succès, le vrai succès, c'est-à-dire les gros tirages qui portent un livre dans toutes les mains, est dû à des causes assez mystérieuses et complexes. La moins nécessaire est à coup sûr l'art. Qu'une œuvre paraisse dans un moment opportun, reflète un sentiment d'actualité, s'adresse à une classe sociale, à une confession, qu'elle soit grivoise, frivole, surtout fausse et déformée pour plaire au monde en même temps que troussée avec une habileté de feuilletoniste, voilà des causes de succès. Tous les jours de mauvais livres triomphent, alors que rarement les bons surnagent. Et le succès en impose à ce point que les critiques louent, mon Dieu sans malhonnêteté! l'auteur qui réussit, au grand dommage d'un artiste, mais qui ne se vend pas.

Or on n'arrête pas plus un succès déclenché que la marée qui monte. Tradition orale, snobisme, curiosité poussent le livre, poussent l'auteur. La critique n'a que faire! Qu'elle crie haro! on ne l'écoute point et l'éditeur n'écoule pas un volume de moins. Jadis Jules Lemaître cingla durement Georges Ohnet, lequel fleurit encore vigoureusement dans les familles. Je puis bien dire que M. Henri Bordeaux est le plus plat des romanciers, qu'il relève du commerce, non de la littérature: ses affaires n'en marcheront pas moins à ravir.

C'est pourquoi je me sens très à l'aise pour parler de M. Pierre Benoit, autour duquel depuis deux ans on mène un certain tapage.

Il débuta dans le *Mercure de France* par un roman intitulé *Kœnigsmark* — Emile Paul éd. — On y voyait un ver de terre amoureux d'une étoile, je veux dire un être falot et plein de citations, entraîné dans des drames par amour pour une princesse. Une grande habileté dans l'usage des poncifs du roman d'aventure recommandait l'ouvrage, bien plus que le style assez terne ou qu'un don possible d'animer, qui n'existait pas.

Le livre partait bien, lorsque M. Pierre Benoit récidiva avec *L'Atlantide* — Albin Michel éd. — Au lieu d'une petite cour allemande, la toile de fond est le désert. Mais voici le même personnage, falot et bourré de lectures, qui court aux catastrophes par amour pour une princesse. Le succès éclata.

Alors, M. Pierre Benoit ne crut pas qu'il avait le temps de souffler. Sans débrider il nous transporte dans les Pyrénées, au temps de la guerre carliste. Le même héros, toujours aussi falot et non moins cuistre, renaît de sa plume. Une fois de plus il plonge dans les drames par amour pour une princesse d'épée. Cela s'appelle *Pour don Carlos* — Albin Michel éd. — Le public déborde d'enthousiasme.

Que les livres de M. Pierre Benoit soient un grand succès de librairie, je n'y vois rien à reprendre. Nous savons que les romanciers, dits populaires, qui produisent des „Chaste et flétrie" ou des „Princesse et courtisane" tirent couramment à cent mille. Mais que l'on ait considéré ses romans comme des œuvres d'art, que l'Académie Française ait couvert *L'Atlantide* de lauriers, lui donnant ainsi garantie de belles-lettres, voilà le miracle!

Si, au lieu de publier ses œuvres dans des Revues qui font figure littéraire, telles que *Le Mercure de France*, *La Revue de Paris,* M. Pierre Benoit les avait passées en feuilleton dans quelque *Matin,* je me demande ce qu'il en serait advenu. Qu'admire-t-on, en vérité, dans ces romans? Le style? Il est assez plat, peu évocateur, peu coloré, juste suffisant au récit. Les personnages? Ils sont tous de convention, artificiels, fort usagés pour beaucoup, avec cette vêture d'oripeaux romantiques propre à émouvoir les sensibles lectrices. La peinture des milieux? Malgré l'application de l'auteur, elle est pauvre. Pas une seule fois, lisant *L'Atlantide*, je

n'ai eu la sensation du désert; pas une seule fois, à la suite de Don Carlos, je ne me suis senti guerillero dans la montagne. La documentation? Purement livresque et, à mon avis, insupportable comme tout ce qui n'est que mémoire. Sur le terrain technique, M. Pierre Benoit est beaucoup moins solide: il a des erreurs enfantines en matière maritime. L'affabulation, les épisodes? Hélas! j'avoue encore qu'ils ne me transportent pas et que sur ce point du romanesque j'accorde infiniment plus de talent à M. Maurice Leblanc, auteur de feuilletons singuliers et prenants que l'Académie Française n'a jamais songé à couronner.

S'il faut admirer quelque chose en M. Pierre Benoit, c'est, je crois, son savoir-faire. Une habileté incontestable, qui prouve qu'il a longuement étudié ses devanciers, dirige ses romans. Il sait ménager l'intérêt, le suspendre aux fins de chapitre et l'environner, par moments, de ces voiles qui excitent la curiosité. La passion amoureuse est son ressort principal, mais une passion à la fois décente et omnipotente, de bon ton et ambigüe, bourgeoise et juste assez perverse pour donner du piment sans troubler la sécurité du lecteur. Ses fantoches parlent gravement de choses apparemment très savantes, ce qui leur donne du prestige et fit croire aux critiques qu'il s'agissait là de littérature. Enfin il combine, agence sans imprévu, mais avec la sûreté d'un vieux routier du feuilleton.

D'aucuns l'ont loué en criant à la rénovation du roman d'imagination. Il faut s'entendre. Je ne vois aucune imagination dans un travail patient, minutieux et propre, où l'on assemble de petites scènes autour d'une petite histoire après avoir tâté d'une bibliothèque-conseil. L'imagination c'est, pour moi, la création et la fantaisie; c'est Balzac et c'est Rosny Aîné. Créer des hommes, des types, les animer d'une vérité propre et humaine, gonfler leurs passions, leurs vices, creuser leurs caractères, les affronter et faire jaillir de leur contact des conflits émouvants; inventer des ressorts neufs à l'aide de la science par exemple, évoquer en des fresques puissantes des temps abolis ou à venir, construire des épopées légendaires, grandioses, troublantes, autour de la millénaire conquête des hommes, voilà de l'imagination. Quand je relis *Les paysans* ou *Eugénie Grandet* de Balzac, je sens le souffle du créateur. De même lorsque je prends *L'énigme de Givreuse* ou *La guerre du*

jeu de Rosny Aîné. Une vie bouillonnante soulève le livre qu'une fantaisie merveilleuse illumine.

Expliquer le succès de M. Pierre Benoit est assez difficile. Il y a environ quarante ans, une traduction du roman anglais *She,* dont l'action est parallèle à celle de *L'Atlantide,* paraissait en France sans succès. On était au roman naturaliste; de grands noms occupaient l'affiche; hors la formule qui triomphait dans le moment, il ne semblait pas qu'il pût y avoir du talent ou même de l'intérêt. *She* passa inaperçu.

Aujourd'hui il en va autrement. Peut-être la lassitude de la guerre réclamait-elle une diversion? Plus probablement il faut voir dans le succès de M. Pierre Benoit le même phénomène qui apporta à Georges Ohnet une nombreuse clientèle. Toute une classe de braves petites gens, anxieux de belles-lettres et le cœur un peu romance, a fait de Georges Ohnet son Stendhal et, le lisant, croyait se frotter à l'art. Les mêmes, et pour les mêmes raisons, vont à M. Pierre Benoit. S'ils n'ont nul besoin d'une langue drue, pittoresque, de caractères savoureux, d'une vie abondante et d'originalité, ils estiment par contre des apparences littéraires. Les feuilletons du *Petit Journal,* n'est-ce pas, c'est bien concierge? Mais qu'un auteur cite Platon ou s'abandonne à un couplet sur la beauté des cimes, voilà du raffinement. Et en outre, M. Pierre Benoit leur offre des garanties académiques. Que voulez-vous de mieux?

* * *

Je crois qu'il n'y a rien de plus faux que le mot de Pascal: „Le moi est haïssable." Ce qui plaît, au contraire, ce qui touche, c'est de trouver un homme. Encore faut-il, évidemment, que cet homme ait quelque chose à dire, qu'il le dise à sa façon et se mette tout entier dans son récit. Non seulement il n'abusera pas, mais sa présence, même obstinée, sera toute la couleur, la saveur de l'œuvre. Voyez Pierre Mille! Il est partout dans ses livres, ce qui les rend incomparablement aimables et précieux.

Pierre Mille commença par courir le monde comme fonctionnaire puis à titre de correspondant de guerre de différents journaux. Ce fut une chance. Il avait grandi sans rien perdre des qualités merveilleuses de l'enfance: curiosité, fraîcheur de l'œil, sensibilité mouvante, aptitude à saisir ce qui est caractéristique, typique, dif-

férent, à découvrir, surtout, une joie dans chaque manifestation de la nature et de l'humanité. Les voyages, sans aucun doute, affinèrent encore ces facultés. C'est un homme sain qui regarde avec des yeux froids; un homme intelligent, très intelligent, qui saisit vite les rapports secrets des choses; un sensible, mais qui ne le veut paraître et coupe brusquement l'émotion d'un sourire.

Conteur comme on l'était au temps des fabliaux, avec délicatesse et malice, Pierre Mille atteint sans effort apparent à la perfection du genre. Les limites étroites du conte le rendent singulièrement difficile. Il y faut de l'observation, de la pensée, de l'esprit, outre un drame solide et alertement mené. Mais tout cela Pierre Mille le donne avec aisance et fécondité.

D'abord il conte toujours une histoire, soutenue d'un sens humain ou philosophique, dont les personnages, animés de traits moraux et physiques choisis avec l'art le plus sûr, sont autant de types. Leurs gestes et leur récit dégagent une atmosphère que les notations brèves et disséminées du paysage achèvent de rendre précise et forte. L'action marche avec cette simplicité maîtresse qui entraîne le lecteur jusqu'à le tromper sur la facilité d'écrire, et, longtemps encore après la dernière ligne, le cœur ou l'esprit lui sonne d'une émotion ou d'une pensée profonde.

On a comparé tour à tour Pierre Mille à France et à Kipling, considérant l'ironie paisible dont il sait jouer ou les récits coloniaux, objectifs et sobres qu'il rapporta de ses randonnées sur la vaste terre. Mais le premier n'est qu'une intelligence affinée dans le commerce des sages qui ont écrit de l'homme et de ses destinées, et le second domine une sensibilité aiguë d'un grand orgueil impérialiste qu'on chercherait en vain, quoi qu'on prétende, sous la cocarde tricolore. Pour tenir de l'un et de l'autre par quelque côté, Pierre Mille n'est ni l'un ni l'autre. Plus large qu'Anatole France parce qu'il a un cœur, il n'a pas la superbe nationale d'un Kipling, si, sensible à sa mesure, il se tient, comme lui, dans la vie et crée.

Voilà par quoi il est grand et c'est bien la seule chose qui importe en littérature, la création. A l'ampleur ardente du souffle qui gonfle les œuvres, le talent se mesure et rien ne prévaut contre la force vive des héros qui s'agitent dans la brume des légendes ou parmi les feuillets d'un livre. Quelle trace demeure dans l'esprit des innombrables brochures qui hantent vos loisirs? Mais si vous

ouvrez Balzac, le miracle s'opère et vous n'oublierez jamais les puissantes figures gravées, comme à l'acide, au plus dur de la mémoire.

Or, dans l'œuvre de Pierre Mille, je vois au moins deux types magnifiques et complets, Barnavaux, le célèbre routier du monde, et le Monarque.

Pierre Mille a cette rare supériorité de pénétrer les diverses couches sociales et ethnographiques jusqu'en leurs âmes singulières tout en notant la physionomie propre à chacune. Le héros de ses contes peut être simplement un homme, mais alors d'un âge défini qui le classe dans la vie; le plus souvent c'est le représentant d'une caste, d'un corps, d'un groupe, magistrat, professeur ou employé que l'on retrouve de la redingote aux manies d'âme sous l'anecdote et parmi les réflexions badines ou sensées. Car Pierre Mille a du bon sens, le vrai bon sens qui est près du peuple, de quoi les gens de lettres sont notoirement dépourvus.

De même que Barnavaux est la figure de l'aventurier français moderne, fripon et intrépide, gouailleur, sacripant, héroïque, mauvaise tête et bon cœur, le Monarque est une représentation grave de l'âme méridionale. Nous avions Tartarin, mais il ne faut pas confondre la caricature avec le portrait creusé à la Daumier. La charge ensoleillée du fanfaron hâbleur et douillet laissait dans l'ombre les raisons de cette vie de galéjade.

Avec *Caillou et Tili,* Pierre Mille aborde le sujet obscur de l'enfance. Peu d'écrivains qui le touchent s'en tirent avec mérite. Les uns décrivent de petits phénomènes inconnus dans la vie; les autres racontent des souvenirs de vieux hommes, philosophiques et trop graves, sous prétexte de retracer leur jeunesse. Je vous ai dit que Pierre Mille était lui-même le miracle d'une enfance qui ne s'est point fanée. Caillou lui sera cher comme un frère à peine plus jeune, et il se penchera, avec dévotion, sur son éveil merveilleux.

Avec justesse Pierre Mille a noté que les enfants vivent dans un monde étranger aux hommes. Leur imagination suscite une perpétuelle création autour d'eux, et d'être petit, plus près de la terre, des objets, cela leur donne une vision particulière et féérique. Découvertes, sans doute, tout au cours du livre, car Pierre Mille a des idées, ce qui est une vraie rareté depuis la période du roman naturaliste. Mais aussi tendresse, cordialité, émotion comme jamais Pierre Mille n'en avait réchauffé un ouvrage.

La guerre a inspiré à Pierre Mille des contes et des réflexions, qu'il a semés au travers des journaux avec cette belle fécondité qui est un des traits de son talent, et rassemblés, pour quelques-uns, en deux volumes: *Sous leur dictée* et *En croupe de Bellone.* De ces deux livres date, il me semble, une certaine évolution dans la forme de l'écrivain. Non que cette évolution ne fût commencée avant. Mais elle paraissait moins sensible. Un livre comme *Le Monarque* s'apparente davantage, comme écriture, à *Sur la vaste terre,* le premier livre de Pierre Mille, qu'à *Trois femmes,* qui en est le dernier.

Pierre Mille se dégage petit à petit de la manière de ses débuts, plus recherchée, plus raffinée, non pas roide, mais visiblement soignée, où l'on sentait encore le souci de bien écrire, pour aller vers la simplicité, la bonhomie, le récit charmant et sinueux qui semble parlé plus qu'écrit, avec la langue de tous et destiné à être entendu par tous.

Nasr' eddine et son épouse, livre de finesse orientale, est déjà plus du conteur qu'on écoute, ainsi que ces *Trois femmes* qui vient de paraître. L'homme est de plus en plus présent dans l'œuvre avec son expérience, sa maturité perspicace et son art sans artifices. Le récit l'inquiète moins que tout ce qu'il peut avoir à nous dire au passage, à propos d'un personnage ou d'un fait. Ici il ouvre une parenthèse, là insère une digression, qui est elle-même parfois une autre histoire, pleine de sens et de charme.

Trois femmes démontre à quel point Pierre Mille se renouvelle et touche à tout avec sagacité. Trois histoires d'amour? Trois psychologies féminines surtout. La première étudiée dans un milieu juif parisien qui est approfondi de la façon la plus remarquable. Il serait bien prétentieux de dire que cette nouvelle est la meilleure du livre. C'est celle que je préfère pour le relief et le trait de tous les personnages.

Il y a des écrivains qui réussissent un roman, un conte, un chapitre, puis défaillent ailleurs. J'en vois dont on pourrait classer les œuvres suivant l'intérêt, la valeur d'art. Pierre Mille est toujours égal à lui-même, sain, joyeux, ému, spirituel et dans tous ses ouvrages vous trouverez votre compte. Soit dans une histoire, soit dans ces divagations sur les beaux-arts, intitulées *Le bol de Chine* et pleines d'aperçus ingénieux, l'homme est toujours là vivant, souriant, la parole active, le cœur ouvert. Vous cherchiez un livre, vous trouvez un ami. Il n'y a vraiment qu'un éloge humain qui convient aux livres de Pierre Mille: on les aime.

PARIS MARC ELDER

□□□